

# Inquiétante modernité

Jean Chesneaux,

Modernité-Monde. La Découverte, 232 p. 98 F.

PAR FABIENNE BOCK

Jean Chesneaux poursuit la réflexion sur la modernité qu'il a entamée il y a plusieurs années. Le tableau qu'il dresse aujourd'hui, avec une verve féroce, de l'extension du système à toute la planète, est atterrant.

Condensant en 230 p. remarquablement écrites une quantité considérable de faits et de remarques, il met en perspective des informations, des impressions dont chacun de nous a fait l'expérience partielle.

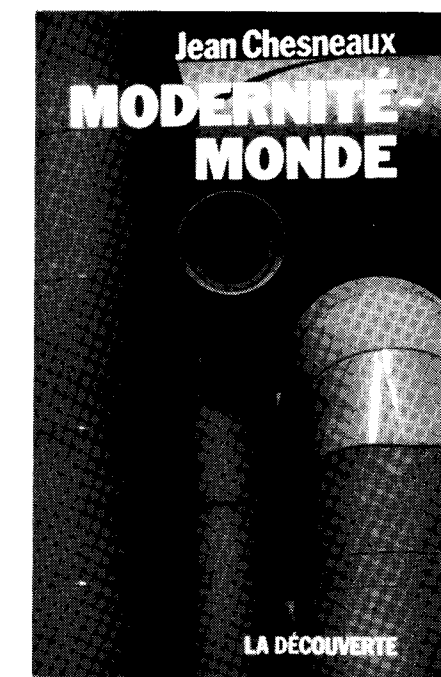
L'uniformisation des cadres de vie dans les villes, enserrées dans le réseau des échangeurs auto-routiers, noyées dans la pollution atmosphérique et le bruit de la circulation automobile, agitées par la fébrilité des foules, coupées de tout lien avec un environnement rural qui dans le passé l'avait nourrie, a détruit la civilisation urbaine : c'est le triomphe du "hors-sol", selon l'heureuse expression empruntée à une agriculture, "moderne" elle aussi, qui produit partout dans le monde des aliments insipides et calibrés, disponibles en tout temps et en tout lieu pour ceux à qui leur pouvoir d'achat permet d'accéder à la consommation, standardisée et finalement médiocre, d'une production qui ruine l'agriculture traditionnelle des pays du Sud et y produit la famine.

Car les nouvelles technologies, qu'elles s'appliquent à l'agriculture, à la production industrielle, à la diffusion, instantanée et planétaire, de l'information ou du divertissement, grâce au "câblage" généralisé, n'ont pas assuré et ne peuvent pas assurer l'accès de tous à un minimum de bien-être. Le développement qu'elles induisent est producteur d'inégalités, de plus en plus marquées et de plus en plus cyniquement assumées par les "décideurs" de l'économie et de la politique, acceptées aussi par ceux qui pensent leur niveau de vie garanti : au discours du progrès pour tous, a succédé, étonnant retour au XIXe siècle commençant, celui de la charité des riches envers

les pauvres, nouveaux pauvres des sociétés européennes et nord-américaines, ou pays obstinément pauvres d'un tiers-monde d'où émergent quelques rares îlots (Singapour, Hong-Kong etc...) d'une prospérité conforme aux critères de la modernité, et donc porteuse de tous ses travers.

Quant à la faillite des régimes du bloc de l'Est, qui ne connaissaient de la modernité qu'une pollution particulièrement meurtrière et la destruction rapide des traditions et des spécificités culturelles, leur récente débâcle généralisée n'a suscité d'autre projet que celui de parvenir à rejoindre le modèle occidental, en bloc, et quelque soit le prix à payer par des populations soumises à de nouvelles restrictions, comme les Polonais en font l'expérience depuis plusieurs mois.

Quand on partage peu ou prou l'inquiétude de l'auteur devant ce triomphe général de l'idéologie de la modernité et de sa mise en application dans les faits, on est saisi d'un sentiment d'impuissance. Comme le montre Jean Chesneaux, l'action politique traditionnelle semble sans prise sur ces phénomènes nouveaux. Les États eux-mêmes ont-ils encore une autre fonction que de gérer les problèmes ou les conflits sociaux qui accompagnent les changements consécutifs aux mutations technologiques ? L'un des deux "super-grand" au moins, ne paraît plus en mesure d'imposer sa loi sur son territoire, encore moins dans la partie du monde qu'il contrôlait. Le système de domination politique qui régnait depuis la deuxième guerre mondiale est en crise. Mais d'autres acteurs ont-ils effectivement la maîtrise de ces processus ? Les "décideurs" des organismes financiers internationaux et des firmes multinationales ont-ils des choix réels à opérer, ne sont-ils pas eux-mêmes captifs d'une logique partielle, sectorielle ? Qui maîtrise effectivement l'inflation boursière et sait-on



éviter les krachs ? Même M. Friedman dénonce la surévaluation de la Bourse de Tokyo qui n'est pourtant que le produit du libre jeu et de la grande sagesse du marché encensés par les libéraux : mais à qui s'adresse-t-il ? Qui peut l'entendre ? J. Chesneaux compare notre société actuelle au Laputa de Swift où les habitants, obsédés de sciences, veulent régenter la société à l'aide de chiffres, comme aujourd'hui semble l'imposer l'ordinateur : mais qui régente quoi de nos jours ? Y-a-t-il même un Big Brother à incriminer ?

Les douze propositions sur lesquelles s'achève l'ouvrage témoignent de la volonté de ne pas baisser les bras devant ce système qui s'étend à la planète toute entière. Mais il est de fait que la difficulté de désigner du doigt les responsables d'une situation qui apparaît comme structurelle rend les possibilités d'action confuses et aléatoires. Réintroduire le moment actuel de la "modernité" dans l'histoire, c'est-à-dire entre un passé et un avenir, comme le suggère Jean Chesneaux dans un de ses derniers chapitres, peut sûrement aider à se dégager d'un certain sentiment de fatalité qui tend à désarmer le lecteur. Une telle démarche permet d'alerter les hommes d'aujourd'hui sur les conséquences à venir de leurs comportements actuels. Pour les rendre à même de sortir de l'impuissance, elle suppose sans doute aussi une analyse des processus qui ont conduit à la mise en place d'une "modernité" qu'on aimerait dater, décomposer dans le temps et peut-être... appeler autrement. Si le phénomène qui est décrit est appelé à prendre sa place dans une continuité historique, l'adjectif "moderne" et le substantif qui en est dérivé n'ont-ils pas un champ d'application trop large et trop peu défini pour convenir à la caractérisation d'une époque précise ?